

Even-Zohar, Itamar 1985. "Les règles d'insertion des "réalèmes" dans la narration." *Littérature* (57), pp. 109-118. [Amossy, Ruth trans.]

ITAMAR EVEN-ZOHAR, INSTITUT PORTER.

LES RÈGLES D'INSERTION DES « RÉALÈMES » DANS LA NARRATION *

Il est communément admis en sémiotique que la formulation d'une information sur le réel n'est pas un processus de dénomination libre et non médiatisé. Sur ce qui est inhérent dans la nature, aucun code ne peut offrir d'information : il n'est susceptible d'en fournir que sur la nature telle qu'elle est aménagée par les conventions culturelles. C'est pourquoi l'idée que les codes sémiotiques tels le langage réfléchissent passivement l'univers – imitent, en quelque sorte la réalité – a fait place depuis les travaux novateurs de Wilhelm von Humboldt au concept de modélisation active. Il a été démontré que certaines conventions font formellement partie de la structure du langage et que par conséquent elles sont perçues comme automatiques (« naturelles », pour ainsi dire) et obligatoires. Ainsi les catégories grammaticales comme le temps et le genre sont, de toute évidence, imposées et laissent peu de champ d'action au libre arbitre du locuteur. Il en va de même, quoique de façon moins manifeste de la structure des champs sémantiques : un répertoire délimité, préfabriqué et accessible d'expressions et de locutions toutes faites, ainsi que de fragments discursifs plus étendus, y est utilisé en vue de rendre la communication non seulement possible, mais également aisée, efficace et économique. Du fait même que les langues diffèrent entre elles dans une large mesure, il ressort clairement que de vastes sections en sont arbitraires. Des langues différentes donnent pour la même situation des *informata* non identiques. Lorsque l'on compare ceux-ci, il n'est pas toujours évident que la situation traitée soit bien « la même ». Ainsi se trouve démontré le caractère conventionnel de toute formulation du réel – à savoir, par le fait que des éléments qui peuvent être référés au monde réel s'insèrent sans difficulté dans les textes d'une culture donnée, et ne peuvent en aucun cas être insérés dans ceux d'une autre; et ceci, bien que ces contraintes soient rarement ressenties comme imposées structurellement, comme c'est le cas pour les traits formels.

* Une version anglaise de ce texte a paru dans *Poetics Today*, vol. 1, n° 3, 1980, pp. 65-74.

Quant à la question de savoir si un individu remarque effectivement ce dont il ne fait jamais mention, elle est loin d'être simple puisque les conventions, dès qu'elles s'établissent dans une culture, peuvent y introduire à des degrés divers des habitudes de perception. D'autre part, il ne doit pas nécessairement y avoir conformité entre ce que l'homme-dans-la-culture observe et ce qu'il relate. De même qu'il peut user simultanément de sous-codes incompatibles sans pour autant briser la structure de sa culture (en employant, par exemple, un langage donné en vue de certains objectifs, et un autre dans un but différent), de même il est parfaitement normal que le perçu ne corresponde pas toujours au narré, et vice versa. En fait, plus solidement une culture est établie, plus ses divers répertoires sont codifiés et plus ses modèles sont préfabriqués et détachés du réel. Par conséquent, ce qui est relaté peut n'avoir aucun rapport avec le monde réel. Celui-ci – pris ici dans le sens de conditions réelles, observables et soumises à l'épreuve de l'expérience – cède en quelque sorte la place aux mondes *possibles*, c'est-à-dire à des sélections préfabriquées du répertoire dont dispose la culture en question. Ceci a toujours été évident pour les chansons populaires, l'épopée héroïque ou les monuments des rois et empereurs d'antan sur lesquels ils se vantent de leurs triomphes (par oppositions aux échecs de leurs prédécesseurs). Il en va de même pour les descriptions quasi historiques auxquelles les historiens prêtent souvent foi, et qui ne représentent en fait rien de plus que des modèles conventionnels. Ainsi, le portrait de tel empereur retrouvé dans les fouilles, la description de l'activité quotidienne de tel Calife, minutieuse, détaillée et rapportant sans ambiguïté des éléments qui peuvent être référés au monde réel – sont des modèles conventionnels stylisés, et non pas le compte rendu exact d'événements contemporains.

Alors que dans des domaines variés (la linguistique contrastive, la théorie de la traduction, l'anthropologie culturelle et les études folkloriques, la sociolinguistique et la psychologie) on reconnaît le caractère nécessairement conventionnel de la formulation du réel, en critique littéraire l'interprétation naïve de la *mimesis*, à savoir l'idée que la littérature reflète et décrit la « réalité » en termes « sincères » et « directs » n'est pas encore complètement dépassée. La poétique, de l'autre côté, s'est en général contentée d'éluder la question, manifestant ainsi – sans jamais l'affirmer – une attitude similaire. Pour elle, les éléments qui se réfèrent au monde réel n'ont pas à être pris en compte par la science du systématique parce qu'ils ne sont pas gouvernés par des lois formulables et peuvent être, pour ainsi dire, insérés à volonté.

Davantage, comme la sélection des textes en critique littéraire comme en poétique s'est faite sur la base de jugements de valeur a-historiques, la littérature a été exclusivement identifiée avec les produits verbaux où s'exprime un effort de libération par rapport aux modèles conventionnels. Cette pratique n'a pu que nuire à la prise de conscience et à la compréhension des rapports qui se tissent entre codes sémiotiques et mondes réels. En premier lieu, l'impression s'est créée à tort que la littérature n'a jamais fait peser aucune

contrainte sur la formulation d'informations concernant le réel. C'est la rupture avec les conventions qui a été considérée comme l'une des tâches essentielles de la littérature, ce qui s'avère sans nul doute exact pour certaines sections de la littérature, mais ne s'applique pas à d'autres. De plus, dans les textes mêmes où le principe de rupture a prédominé, il n'y a pas éliminé tous les traits conventionnels, ni effacé la nature de répertoire des éléments nouvellement introduits.

Que certains modèles établis à l'orée de l'histoire restent en usage, ou que d'autres se pétrifient progressivement jusqu'à devenir pures conventions, ne signifie bien sûr pas *ipso facto* que la semiosis soit totalement prédéterminée. Les changements, nous l'avons mentionné, se poursuivent incessamment, autorisant de nouveaux modèles à se faire jour. Néanmoins, l'écart toléré entre un schème reconnu comme conventionnel, et ce qui se donne comme le fruit de l'observation directe, dépend de la structure d'une culture particulière. Il en est de même pour la lutte opposant les forces qui poussent à introduire des modèles neufs, et la complaisance manifestée envers les schèmes préétablis. Cependant, ni un degré élevé d'ouverture ni une tendance prononcée à la clôture n'altèrent le fait qu'il s'agit là d'un *répertoire, c'est-à-dire d'un ensemble d'éléments gouvernés par des relations* (de nature systémique), lequel constitue l'unique voie par laquelle une culture peut transmettre de l'information sur le réel. Il en ressort que les « éléments de la réalité » (tels qu'êtres humains et phénomènes naturels, voix et meubles, gestes et visages), lors même qu'ils sont bien « là » dans le monde extérieur, constituent dans toute expression verbale qui s'y réfère des éléments du répertoire *culturel*, le répertoire des *realia* ou – en bref, et pour plus de commodité et de clarté – des « *réalèmes* ». Les prendre comme tels ne revient pas à préjuger de leur nature (conventionnelle ou non), ni à évaluer les objectifs en vue desquels ils ont été insérés dans le texte. Cela signifie simplement qu'il faut les considérer comme les constituants d'un système structuré qui est la source de leur existence et le principe de leur émergence dans un énoncé quelconque, c'est-à-dire une contrainte déterminant leurs possibilités d'insertion.

Les facteurs mis en jeu dans la cristallisation de semblables répertoires sont trop variés pour être évoqués ici. Les répertoires de réalèmes ayant toujours été considérés comme allant de soi, n'ont reçu de description systématique dans aucune tradition, alors même que tout membre d'une communauté culturelle serait capable, si on l'interrogeait, de donner des instructions très claires à un usager éventuel. Similairement, l'étude comparative de la traduction, ainsi que l'analyse des interférences culturelles à divers niveaux, ont déjà fourni des données diverses et pourraient en offrir de plus utiles encore si elles étaient menées de façon systématique à la lumière des hypothèses ici émises.

Les modes et conventions sont souvent, et tout naturellement, promues dans une culture par certains de ses membres, et elles se divulguent pour autant que les conditions s'y prêtent. Dans le passé, c'étaient les classes

dominantes qui imposaient sans conteste de tels répertoires; de nos jours, une diversité de milieux reprennent à leur compte ces pouvoirs : ainsi des mass media et de leurs vedettes, des critiques les plus respectés, sans compter d'autres facteurs qui participent à l'effort de mainmise sur les normes sociales. Certes, dans ce genre de processus, les décisions frivoles n'ont pas moins de poids que les choix répondant à des *normes* et à des idéologies bien ancrées, tabous et autres prohibitions inclus; mais dans l'écrasante majorité des cas, ce sont ces choix qui prévalent. Les textes narratifs publicitaires de langue française, pour prendre un exemple, évitent en général toute référence aux enfants et ne les mentionnent, quand c'est tout à fait indispensable, que par le biais d'autres réalèmes. Le caractère systématique de ce phénomène n'a rien pour surprendre tous ceux qui connaissent la culture française. En raison de l'histoire particulière de la codification en France, au moins depuis l'époque classique, les textes y obéissent à des répertoires de réalèmes. Certaines des lois gouvernant leurs possibilités d'insertion (ou règles d' « insertabilité ») formulées durant la période du Classicisme régissent probablement jusqu'à ce jour les textes d'usage courant – et cela, même si elles ne s'appliquent pas obligatoirement aux produits de haute culture, plus ésotériques et moins largement diffusés. Ainsi dans cet exemple publicitaire des Corn Flakes Kellogg's

– *Texte français :*

Nous, chez Kellogg's, savons qu'il y a souvent un petit problème quand il s'agit de servir les céréales : les assiettes creuses sont trop grandes, les bols trop profonds, les coupes trop petites.

Aussi, nous avons fait faire, spécialement pour vous un ravissant bol à céréales, en porcelaine blanche inaltérable Villeroy et Boch, qui contient juste la bonne ration et permet de déguster les céréales comme elles doivent l'être.

Voyez sur le côté de cette boîte comment vous le procurer.

– *Texte destiné au public néerlandophone*

Nous savons combien il est parfois difficile de manger des céréales dans un plat ordinaire. Nous savons que chez les enfants en particulier, il en atterrit plus sur la table que dans leur bouche.

C'est pourquoi nous avons sélectionné pour les petits amis et dégustateurs de Kellogg's un bol spécial de Villeroy et Boch. En porcelaine blanche décorée. Un bol qui contient juste la bonne portion de Kellogg's, et de lait pour faire un bon petit déjeuner.

Comment obtenir le bol à petit déjeuner? C'est facile. Il n'y a qu'à regarder sur le côté du paquet

montre bien les procédés de déplacement métonymique que subissent les réalèmes : des plats remplacent les enfants, explicitement mentionnés dans le texte néerlandais imprimé sur la même page et se référant à la même situation. Elle est également révélatrice de la façon oblique dont est transmise une information capitale qui ne doit cependant pas être mentionnée – en l'occur-

rence, la malpropreté causée par l'emploi d'ustensiles inadéquats (dans le cas des enfants qui utilisent un plat ne convenant pas aux céréales). Cet exemple n'est ni fortuit ni unique en son genre; il apparaîtra probablement chaque fois que le récit d'une situation semblable sera relaté/narré dans les textes français d'usage courant.

On peut dès lors soutenir que dans une culture donnée, il existe un répertoire de situations possibles (susceptibles d'être narrées ou décrites), ainsi que des sous-répertoires (paradigmes). Les travaux de recherche dans le domaine de la traduction montrent bien que lorsque le traducteur, confronté à la tâche de transposer d'une langue à l'autre la description d'une situation, découvre que cette dernière est inexistante ou prohibée dans son répertoire national, il entreprend soit de la rayer purement et simplement, soit de jouer avec ses composantes de manière à la conformer aux modèles en cours dans sa propre culture. C'est dire que les substitutions de réalèmes, les élisions et les amplifications constituent des procédures de traduction normales. Le reporter américain moyen, par exemple, estimera nécessaire d'évoquer la couleur du costume porté par le président Carter dans son compte rendu d'une cérémonie à laquelle celui-ci a pris part (comme la signature du traité de paix entre Israël et l'Égypte); il est plus que probable, par contre, que son collègue israélien évacuera ou évitera un réalème de ce genre que ce soit en interprétant le texte américain à la télévision, ou en écrivant le sien propre. En littérature, on a recours au répertoire des modèles disponibles dès que, du point de vue de celui qui élabore le texte-cible (par exemple, le traducteur), une situation narrée dans le texte d'origine semble présenter des lacunes et manquer de quelques réalèmes nécessaires – comme les mouvements dans l'espace représenté, le geste, la voix ou d'autres réalèmes éventuels qui se prêtent conventionnellement à l'observation dans le contexte (meubles et détails d'intérieur, exclamations et cris). Voir dans ces manipulations une idiosyncrasie, comme le font trop souvent les chercheurs et les critiques, c'est aller à l'encontre des faits : lorsqu'une des instances ne se charge pas de combler ce qui est ressenti comme vide, *une autre* (le rédacteur, ou l'éditeur) le fait à sa place. Dans le cas contraire, cependant, il arrive fréquemment que le texte fasse l'objet des plus sévères critiques (celles qu'ont faites Zola, Daudet et toute une nuée de critiques français à Ibsen, à Tolstoï et aux écrivains locaux qui avaient suivi leur exemple, offre de ce phénomène une illustration frappante).

Le fait qu'un certain répertoire se soit fixé dans une culture donnée, quelles qu'en soient par ailleurs les raisons, ne signifie pas qu'il ne puisse être transplanté dans d'autres contextes culturels. Bien au contraire, de tels déplacements ont eu lieu dès le moment où le transfert d'un répertoire de sa communauté initiale à une autre a été rendu possible dans l'histoire de notre civilisation. Ces déplacements ne font d'ailleurs que souligner le caractère conventionnel des répertoires. Il arrive en effet que ceux-ci dans la culture où ils ont été transplantés, s'éloignent encore plus de ce qu'on peut y observer (expérimenter) du monde réel. Lorsque des réalèmes d'intérieur ou de paysage,

pour prendre un exemple, sont utilisés dans un contexte culturel où ils se rattachent à l'expérience et peuvent au moins, par ce biais, être reconnus, leur nature conventionnelle et préfabriquée reste dans une certaine mesure voilée. Mais dès qu'un processus d'interférence fait de ces réalèmes les préalables de textes appartenant à une autre culture où ils ne se rapportent à aucune expérience et ne possèdent aucun fondement (comme, par exemple, une tradition nationale), leur conventionnalité est inévitablement mise à nu. Ce qui ne constitue d'ailleurs pas nécessairement une cause de troubles sémiotiques dans la culture-cible puisque, comme je l'ai déjà mentionné, la transmission d'une information fondée sur l'expérience du réel n'a jamais conditionné, dans aucune société humaine, les possibilités d'insertion des réalèmes.

Le caractère de répertoire des réalèmes dans les textes des cultures est parfaitement compatible avec la notion traditionnelle de « fictionnalité » en littérature, et plus encore la notion des *champs de référence interne* attribués à la réalité en littérature par Hrushovski (1974 : 16). Il y va cependant ici d'un principe sémiotique plus englobant qui n'est pas exclusivement littéraire, même s'il a pu fonctionner comme l'une de ses marques distinctives, du moins au cours de certaines périodes de son histoire. Faute de l'admettre, l'on se verrait forcé d'augmenter considérablement le nombre des catégories de textes qu'est censée recouvrir la notion de *littérature* – procédure qui, si elle n'est pas impossible, n'en présente pas moins de sérieux inconvénients.

C'est parce que les réalèmes subissent virtuellement les contraintes d'un répertoire structuré qu'ils se sont vu conférer des fonctions autres que la transmission d'une information sur le réel directement impliquée par leur potentiel référentiel. En fait, cette charge supplémentaire s'est donnée durant certaines périodes comme une norme esthétique obligée. D'un autre côté ces réalèmes, libérés pour ainsi dire de leurs obligations envers le réel, ont dû servir quelque intérêt différent et par conséquent recevoir une *motivation*. Dans les récits littéraires, par exemple, les réalèmes ont été subordonnés aux caractères des protagonistes. Chaque détail du réel – le vêtement, les traits du visage, les accessoires (tels les articles d'intérieur) devaient contribuer à la caractérisation, et ont manifestement été interprétés dans ce sens. Ce principe était si bien admis qu'il représentait, comme le note justement Chudakov (1971 : 141), la notion même de littéarité, c'est-à-dire le trait distinctif de la littérature. Néanmoins, dans ce cas aussi, un répertoire de corrélations conventionnel s'est créé : un inventaire de réalèmes servant à la caractérisation. Lorsque de semblables répertoires s'établissent, ils deviennent hautement prévisibles, et se vident de toute information spécifique sur le réel : ils se transforment en une série de composantes qui sous-tendent les relations stéréotypées, et deviennent le signe distinctif d'un modèle (publicité, reportage politique, narration littéraire, au sens large, ou encore type spécifique de récit littéraire...). Sans doute, de même que le caractère de répertoire des réalèmes leur permet de remplir des fonctions différentes de celles qu'ils étaient censés assumer en priorité, de même le processus qu'on vient d'évoquer peut expliquer

pourquoi ce sont précisément tels réalèmes et non pas d'autres qui gravitent autour de certaines situations ou segments de mondes possibles projetés dans le texte. Pourtant, en tant que contraintes déterminant l'insertabilité des réalèmes, le répertoire primaire et les fonctions imposées secondairement, loin d'être séparés, constituent des principes corrélés. Lorsque l'insertion des réalèmes est motivée par la construction d'individus (les *héros* du récit), on a affaire à une fonction imposée secondairement qui semble découler des contraintes générales d'insertabilité en bonne logique, à la manière d'un cas particulier du statut principal des réalèmes. Davantage, on peut donner au réalème – du moins tant qu'il n'a pas été complètement pétrifié (comme il arrive dans les produits stéréotypés – tels les romans sentimentaux, les policiers et les *thrillers*) une motivation psychologique, c'est-à-dire se fonder pour ainsi dire sur une expérience du réel. Sans doute cela est-il exact dans une certaine mesure; après tout nous savons que les gens ne se contentent pas d'accumuler des objets, mais qu'ils le font en rapport avec leur goûts et leur personnalité. Néanmoins, tant d'autres facteurs de nature sémiologique ou sociologique peuvent aussi entrer en jeu que la motivation psychologique – non dans la vie, mais dans les textes culturels régis par des conventions – s'avère le plus souvent être elle-même une convention qui vient légitimer les éléments insérés plutôt qu'elle ne représente la cause véritable de leur insertion.

Plus ils deviennent conventionnels à force d'être utilisés, plus les réalèmes tendent à assumer des fonctions secondaires, qui aboutissent en dernière instance à une réduction graduelle de leur potentiel référentiel. D'autre part, les éléments qui ont subi cette diminution conviennent tout particulièrement pour les fonctions *quasi* référentielles, aisément subordonnées dans l'élaboration textuelle à d'autres intérêts. C'est ainsi que les réalèmes peuvent constituer avant tout des facteurs d'organisation textuelle, contribuant à la démarcation des segments, à l'enchaînement et à d'autres procédures de cohésion textuelle. Il n'y a certes pas lieu de prétendre que le caractère de « monde réel » du réalème a été ainsi effacé; mais il a pu être neutralisé dans une large mesure, au gré, bien entendu, des données spécifiques du modèle impliqué. Cependant, dès lors que l'on retrouve de façon récurrente, dans les mêmes types de contextes, des réalèmes qui remplissent le même genre de fonctions (par exemple la démarcation), on peut soutenir raisonnablement que les principes d'organisation/composition constituent la contrainte majeure imposée aux réalèmes dans ces contextes.

Un cas exemplaire de la façon dont plusieurs contraintes peuvent peser en même temps, sans que la primauté de l'une d'entre elles apparaisse de manière univoque dans leurs jeux de priorités ou dans leur hiérarchie, est celui des phrases accompagnant les répliques dans le récit. Le répertoire des réalèmes qui précèdent ou suivent une réplique est devenu des plus conventionnels, et néanmoins il est perçu comme motivé par le « cadre naturel » de la situation narrée. Qu'est-ce qui, en effet, pourrait être plus « naturel » que d'indiquer un geste, une expression du visage et les voix qui accompagnent

normalement la conversation? « Dit-il en haussant les épaules », « s'exclama Jean en se détournant », « avec un soupir », « s'écria-t-il », « en souriant », sont autant d'expressions usuelles. Mais dans quelle mesure peut-on vraiment soutenir qu'ils représentent des référents appartenant à la scène réelle, ou qu'ils sont imposés par la situation dépeinte? Ce qui a été affirmé des réalèmes en général – en l'occurrence, leur appartenance à un répertoire – est tout aussi valable dans ce cas particulier. Tout d'abord ces éléments dans la mesure où ils sont répétitifs et conventionnels, ne transmettent en dernière instance qu'une faible dose d'information. Par contre, ils font toujours leur apparition lorsqu'un écrivain ne tolère pas les répliques « nues » ou celles, « ascétiques », qu'accompagne uniquement un « dit-il ». On peut donc maintenir, à la fois d'un point de vue historique et *a priori*, que les « accompagnateurs » de répliques ne sont là que pour combler un vide sur le plan de la représentation comme sur celui de la composition. Plus leur nombre augmente, plus l'auteur tente de les diversifier, et plus il semble aspirer soit à voiler leur rôle d'organisation, soit à se libérer lui-même en leur conférant une fonction moins conventionnelle. Cela est sans doute également vrai des écrivains qui évitent à tout prix les phrases accompagnant les répliques ou qui n'en usent qu'avec la plus grande parcimonie. Là encore, la traduction peut s'avérer révélatrice. En effet, une modification se produit invariablement aussitôt qu'un texte régi par le principe d'économie est transposé dans une culture où les phrases accompagnant les répliques se doivent d'être à la fois variées et développées (ce qui est aussi une convention destinée à s'affranchir de la convention). Les exemples relevés par Skott (1977) qui a étudié les traductions russes de *Karlsson sur le Toit* d'Astrid Lindgren, ne sont ni choquants ni isolés, et sont loin d'exprimer quelque caprice individuel de la part du (des) traducteur(s), comme tendent à le croire Skott et bien d'autres comparatistes. Les traducteurs évoqués dans cet ouvrage ont en fait presque systématiquement remplacé la forme « dit » – la phrase accompagnante la plus fréquente dans l'original suédois – par « demanda », « répondit », « s'écria », « grogna », « répéta » et une fois même par « s'exclama Karlsson en se frappant la poitrine » (là où Lindgren notait simplement « dit »). Semblables cas, dont on peut facilement retrouver des exemples dans diverses littératures, mettent nettement en évidence le caractère préfabriqué et secondaire des réalèmes insérés dans le voisinage des répliques. L'exemple en question peut être interprété comme suit : du point de vue des normes qui gouvernent la littérature-cible, la règle en vigueur stipule que les répliques ne peuvent pas se présenter seules, mais qu'elles doivent normalement être accompagnées par les éléments préexistants d'un répertoire spécifique élaboré à cet effet, et de préférence avec des extensions (comme les gestes et les actions surajoutés) qui vivifient la situation et brisent la monotonie. Lorsque le traducteur russe fait pousser à ses protagonistes tant de *grognements*, cela ne signifie nullement que grogner est une habitude plus invétérée dans la société russe que partout ailleurs! Si cela était, que faudrait-il penser des *s'écria-t-il* français, si souvent employés comme accompagnateurs, ou de la

fréquence incroyable des rires dans les récits de la littérature russe? Peut-on dire que les Russes ont une plus forte tendance à grogner dans la conversation, étant donné que leur sort est plus triste que celui des autres, et que, en même temps, ils rient beaucoup plus facilement (d'autant plus que nombre de ces rires disparaissent dans les traductions effectuées dans les pays d'Europe occidentale)? Tel n'est pas, on s'en doute, le genre d'argumentation qu'adopterait le sémioticien, même s'il n'est pas impossible qu'un tel raisonnement se fasse jour dans des interprétations littéraires populaires. Quoi qu'il en soit, il est évident que l'extension des réalèmes qui constituent les accompagnateurs des répliques n'implique en rien l'amplification d'une information précise sur le réel, et que probablement aucun consommateur du texte ne s'y tromperait. Ce que les critiques littéraires, armés de leurs vues sur la téléologie à sens unique du texte peuvent bien entreprendre constitue souvent le symptôme des modes qui régissent l'interprétation, et n'a pas ici à être pris en considération.

En conclusion, qu'un réalème puisse ou non être inséré dans un texte spécifique ne dépend ni d'une simple référence au monde réel ni d'un acte de modélisation libre. Un répertoire hétérogène de réalèmes préfabriqués existe dans toutes les cultures, s'exprimant différemment en chacune d'entre elles. La sélection à l'intérieur de ces répertoires – y compris la lutte pour l'engendrement de nouveaux éléments – subit les contraintes, à la fois de la nature conventionnelle du répertoire, et des fonctions secondaires qu'imposent les exigences du modèle (auquel un texte spécifique se plie). Ainsi, tandis que certaines portions de la masse des réalèmes propres à un texte peuvent, ou semblent transmettre une information sur le réel, d'autres parties représentent simplement des préalables, dépouillés en partie de leur teneur représentative et par conséquent utilisés à d'autres fins – assumant par exemple dans le texte des fonctions d'organisation. L'insertion des réalèmes constitue dès lors une procédure fortement structurée, même si sa législation semble moins transparente que celle qui régit le fonctionnement d'autres répertoires à l'œuvre dans le même texte.

(Traduit de l'anglais par Ruth Amossy)

Références

- BARTOSZYNSKI, Kazimierz, 1973, « Literárna komunikácia v naratívnom texte », in S. Krivus & A. Popovič, eds., *Literárna Komunikácia : Kolektív*, Matica Slovenska, pp. 57-68.
- CHUDAKOV, Aleksandr Pavlovich, 1971, « Predmetnyj mir [u Chekhalov] », *Poetika Chekhova*, Moscow, Nauka, pp. 138-187.
- DAHL, Willy, 1965, *Stil og Struktur*, Oslo, Universitetsforlaget.
- EVEN-ZOHAR, Itamar, 1979, « Textual Models of Culture – The French Case, Essay in the Semiotics of Culture », Paper presented to the *Romanistentag*, Saarbrücken, 26-28 septembre 1979.

- HRUSHOVSKI, Benjamin, 1974, « Principles of a Unified Theory of the Literary Text », in Z. Ben-Porat and B. Hrushovski, *Structuralist Poetics in Israel*, Tel-Aviv, Dept. of Poetics and Comp. Lit., Tel-Aviv-University, 13-23.
- LABOV, William, 1972, *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia, Pennsylvania UP.
- PROPP, Vladimir, 1968 (1928), *Morphology of the Folktale*, Texas UP.
- POLANYI BOWDITCH, Livia, 1976, « Why the What'are When », in Kenneth Whistler et al., eds., *Proceedings of the Berkeley Linguistic Society Second Annual Meeting*, Henry Thompson, Berkeley Linguistics Society, pp. 59-77.
- SKOTT, Staffan, 1977, « Karlsson på taket i rysk översättning », in Mary Øvig, ed., *En bok om Astrid Lindgren*, Stockholm; Rabén och Sjögren, pp. 84-132.
- WENNERSTRÖM, Eva, 1964 (1935), « Expressiva anföringsverb », in *Strindberg's språk och stil: Valda Studier*, Lund; Gleerups, pp. 34-46 (= Skrifter utgivna av Modersmållärarnas Förening 99).